

Nom de Code : Lola

Philippe Masteau

Philippe Masteau

Nom de Code : Lola

© Philippe Masteau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0244-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De nombreux personnages de cette histoire ont réellement existé. Il en va de même pour la plupart des événements relatés.

Prologue

Mercredi 15 mai 1940

« Mireille ! Dépêchez-vous, s'il vous plait ! Ne perdez pas de temps avec les clients ! » lança d'un ton pincé mademoiselle Paulette, tout en calculant la note du plateau, posé devant sa caisse enregistreuse.

Mireille serra les dents ! Elle faillit allonger une beigne à cette taupe pour se voir être traitée quasiment de fainéante ! Ne manquait pas d'air, celle-là, planquée tranquillement derrière sa caisse ! Pas même capable de descendre de son tabouret pour donner de temps en temps un coup de main, alors que de son côté, Mireille cavalait dans tous les sens pour servir des tablées entières !

Il était 17h et depuis le début de son service à 14h, le gros du travail lui incombait, car Ginette, l'autre serveuse, était absente après avoir appris, la veille, la mort de son mari sur la ligne Maginot. Une réfugiée ch'ti avait bien été engagée en catastrophe, mais elle n'avancait à rien.

Pour ne rien arranger à l'affaire, la salle était pleine à craquer de clients venus écouter à la radio les nouvelles du front, aussi catastrophiques les unes que les autres, et toute cette déconvenue donnait soif.

Depuis le jour précédent, Mireille avait embauché au "Jet d'eau", situé place Longchamps, en plein centre de Bordeaux, un café classieux qui marchait du feu de Dieu, et de ne pas avoir réussi jusque-là à piquer un seul centime la mettait un peu plus en boule. Le plateau, rempli de verres et de tasses, venait d'être préparé par Gaston le barman, et la procédure voulait que mademoiselle Paulette, responsable du café, fît la facture avant que Mireille servît les clients.

La vieille fille veillait au grain au cas où Mireille et Gaston se seraient entendus pour détourner des consommations. Ce qu'il serait d'ailleurs advenu sans sa présence, mais là, rien à faire, cette sale toupie avait l'œil ; pas moyen d'encaisser en douce le moindre apéritif. Une première dans la courte vie de Mireille, qui venait d'avoir 22 ans. L'argent n'était pourtant pas un problème, loin de là, elle en possédait à foison, mais travailler sans voler l'indisposait. Une affaire de principe. Quel ennui que l'honnêteté.

En tout cas, si elle n'avait pas eu des vues sur le jet d'eau, et pour ce faire, sur son patron, monsieur Paul, un homme mollasson dans sa quarantaine, sûr que la Paulette y aurait eu droit ! Mais monsieur Paul était tout proche, en train de taper le carton avec ses amis, à sa table attirée dans un coin de la grande salle, et comme la vieille fille faisait tourner le bastringue et se trouvait être en plus sa maîtresse, facile de deviner qui aurait été viré à la suite du barouf créé.

La mort dans l'âme, évidemment, pour monsieur Paul, du fait de se séparer d'une serveuse d'une grande beauté telle que Mireille. Un plus, pour l'établissement.

Et comme si cela ne suffisait pas, ses pieds la faisaient souffrir à cause de ses talons hauts ! Certes, de servir en chaussures plates aurait été plus confortable ; c'était d'ailleurs ce que lui avait suggéré mademoiselle Paulette, dès son embauche : « *Vous n'êtes pas vendeuse aux galeries Lafayette, mademoiselle !* »

Ah, ça commençait bien ! Et l'élégance, alors ? Incontestablement, Mireille n'avait pas vraiment besoin de se grandir vu sa taille, 1m82 sous la toise, mais de porter des talons lui permettait d'atteindre des sommets et d'écraser un peu plus les hommes de sa stature.

Sa silhouette élancée les envoûtait tant qu'ils n'arrivaient plus à détacher les yeux de ses courbes. Sans prétention, elle se savait magnifique, quasiment une œuvre d'art. Pourquoi rester modeste, alors que c'était la vérité ? L'humilité était l'apanage des perdants.

Aujourd'hui, pas de doute, elle était incontestablement le centre d'attention, car la chaleur exceptionnelle de cette fin mai la mettait en nage ; la sueur collait son corsage à sa peau, moulait son corps incomparable, et ce spectacle ne faisait qu'exacerber le désir des clients.

En les servant, debout à leur côté, elle les sentait se raidir. Leurs mains les démangeaient de caresser sa croupe nerveuse ; leurs doigts pianotaient fébrilement sur les marbres des guéridons. Malgré tout, bien que l'envie les pressât de se laisser aller à un petit geste aventureux, l'instinct leur dictait prudemment de s'abstenir.

Pourquoi une telle retenue de leur part, alors que de flatter le fessier des serveuses, toutefois dans des établissements moins réputés que le jet d'eau, était affaire courante ? Quasiment une tradition ? Une claque sèche, comme le

faisaient les maquignons sur l'arrière-train des juments, afin d'apprécier la fermeté de leur chair ? Ils n'osaient tout simplement pas, car ajoutée à sa taille peu commune qui, déjà, les rapetissait, elle possédait des yeux verts émeraude, capables de transpercer le regard le plus déterminé.

Mais ce qui les mettait vraiment mal à l'aise était la couleur de ses cheveux, d'un roux rare, cuivre rouge proche des nuances des flammes de l'enfer de Rubens. Une épaisse chevelure, difficilement domptée par un chignon transpercé d'une longue aiguille ; quelques mèches rebelles s'en échappant et collées dans son cou par la sueur, évoquaient des balafres pourpres sur sa peau de porcelaine, ce qui finissait de nimber Mireille d'une dangerosité toute droite issue des croyances du moyen-âge.

En définitive, leur crainte était que leur geste inapproprié eût pour conséquence de recevoir le plateau avec les consommations en pleine figure.

Ils avaient raison, car c'était ce qu'il se serait effectivement passé ...

Mireille Vandermerke était flamande, plus précisément Anversoise.

Si beaucoup la croyaient réfugiée à Bordeaux à cause de la guerre, en fait, il n'en était rien, ou si peu : seule une suite de hasards expliquait sa présence dans la capitale girondine depuis cinq jours.

Tout avait commencé par une invitation alléchante d'Ethan Rosenberg, se proposant de lui faire découvrir la Riviera, 2 mois plus tôt, milieu mars 1940.

Ethan était un client. À Anvers, Mireille faisait commerce de son corps. Bien que d'aucuns l'eussent considéré comme prostituée, synonyme de mouscaille, de poux de pubis et de gages médiocres, le terme « *courtisane* » lui seyait mieux. Une courtisane de luxe, voilà ce qu'elle était, et les Anversois riches au goût avisé se passaient son nom en catimini. Ses tarifs étaient élevés, et c'était bien le moindre, car elle était belle et savait y faire. Une vénus de Milo pas manchote.

Comme il n'arrêtait pas de pleuvoir à Anvers, elle s'était dit qu'un peu de soleil ne pourrait lui faire que du bien. Parait-il qu'il faisait toujours beau à Cannes, et l'ambiance n'était pas terrible en Flandre, à cause de l'Allemagne qui se faisait menaçante. Alors, hop en voiture avec Rosenberg, qu'elle surnommait affectueusement « *Chouchou* ».

Il était juif, un détail qui risquait de se révéler problématique par les temps qui courraient, mais elle l'appréciait. Et puis la circoncision avait ses faveurs, c'était plus propre, un rapide coup d'œil, rien de spécial à constater, et on pouvait travailler l'esprit à peu près tranquille.

En fait, la clientèle de Mireille était principalement juive. Des diamantaires. Et ce qu'on racontait sur eux, qu'il n'y avait pas plus intransigeant en affaires était la vérité. Des rapiats de première. Mais elle savait y faire avec eux, les fixait droit dans les yeux et ils ne discutaient jamais le prix, sachant que c'était à prendre ou à laisser. Et tous prenaient, car ce qui était beau était cher. De toute façon, difficile pour elle de critiquer les juifs, car elle l'était elle-même, née Mia Rosberg en novembre 1918 à Novgorod. Un secret toutefois bien gardé.

Ses parents, Russes *ashkénazes*¹ avaient fui la révolution bolchévique pour se

réfugier en 1920 en Belgique, où ils étaient morts deux ans plus tard, tués dans un accident de tram à Anvers. Une cousine éloignée, Anke Vandermerke, ashkénaze également, mais gardant secrète sa judaïté, l'avait alors adoptée et prénommée Mireille. La cousine décédée en 1931, personne ne connaissait les origines juives de Mireille, et c'était mieux ainsi.

Quand Chouchou lui avait parlé de Cannes, elle s'était mise à rêver en se voyant attirer le regard d'un producteur de cinéma, et se retrouver sur les écrans, ainsi qu'avec sa photo en couverture de magazines.

Et pourquoi pas ? Grande, rousse, un corps de rêve, flanquée d'une détermination et d'un culot à toute épreuve, toutes les qualités lui étaient acquises pour percer dans le monde du spectacle.

Son atout principal restait de loin la danse ; elle possédait un sens du rythme inné. Cela faisait d'ailleurs son succès auprès des clients, qui la disaient incomparable au lit. Si d'être superbe avait évidemment son importance, encore fallait-il savoir bouger avec adéquation pour amener à l'extase le chaland du moment, même le plus inhibé.

Quant à jouer la comédie, elle connaissait, à être capable de pleurer à la demande. Une fois, à l'âge de 12 ans, une triste histoire de vol de portefeuille l'avait vu se transformer en fontaine devant un juge à Anvers, qui, ému par sa fausse affliction, s'était empressé d'ordonner sa libération.

Et même si elle chantait faux, il ne s'agissait finalement que d'un détail ; d'ailleurs, le doublage avait été invité pour cette raison, pour venir en aide aux stars handicapées de la glotte.

Bref, elle se voyait déjà en technicolor, rousse renversante à détrôner Myrna Loy. Eh bien, en fait de Riviera, ils avaient atterri à Niort, car Chouchou possédait là-bas des intérêts ! Ah, la belle affaire ! À Niort, il faisait aussi froid qu'à Anvers ! « *Je ne voulais pas te perdre, Lola chérie !* » avait-il confessé, contrit.

À Anvers, pour ses clients, Mireille était Lola. Plus précisément Lola Normandie, en référence au paquebot « le Normandie », sur lequel, un jour, elle traverserait l'Atlantique en première classe, pour démarrer une carrière à Hollywood : elle se l'était promise.

Au départ, le séjour à Niort s'était somme toute révélé plaisant ; ayant établi

leur quartier au “Lucrèce”, un grand hôtel dans le centre-ville, Chouchou s’était montré généreux en habillant Mireille de pied en cap avec son carnet de chèques à rallonge ; robes en soie et chaussures compensées comme les stars, ce qui mettait quasiment sa tête dans les nuages.

À la suite d’une petite vague de froid, il s’était même fendu d’un manteau en vison, après qu’elle lui eut fait des choses à part. Une demande spéciale. Bien que ce genre de pratique indisposât Mireille, mais Chouchou adorait souffrir, le vent était glacial et il fallait parfois prendre sur soi-même pour lutter efficacement contre les éléments.

Tout allait donc pour le mieux, et tout à coup, l’épouse de Chouchou, Rosa, les avait rejoints, alors qu’il avait juré l’avoir quitté ! En fait, Mireille les suspectait d’être de mèche. Et comme Rosa était lesbienne, Mireille avait dû se résoudre à la satisfaire à son tour pour conserver son statut d’amante rétribuée. Les femmes n’avaient pas vraiment ses faveurs, mais il fallait parfois se montrer conciliant dans le commerce. En tout cas, un drôle de couple que les Rosenberg.

Rosa était malgré tout gentille, toujours propre comme un sou neuf et de lui complaire n’avait pas été si désagréable. L’idéal aurait été qu’elle ne fumât pas, mais une cigarette n’attendait pas l’autre, et autant embrasser un cendrier : Mireille avait horreur du tabac.

Une période agréable s’en était suivi ; ils déjeunaient et dînaient au restaurant, se rendaient au théâtre ou au cinéma, visitaient des expositions ; les Rosenberg s’intéressaient aux arts. Durant ce temps, les nuages noirs s’accumulaient dans le ciel, la guerre pouvait éclater à tout moment, mais le couple s’en moquait, intéressé seulement par le plaisir.

Chouchou ayant des affaires à régler à Paris, ils y passèrent quelques jours. Mireille découvrit un nouveau milieu, celui du grand monde. L’épouse de Chouchou connaissait les règles et y évoluait comme un poisson dans l’eau.

Une drôle de société : des rapports aux autres distants, une façon de parler avec préciosité, et de se laisser aller à la démonstration, montrer étonnement ou joie, semblait être le comble de la vulgarité. Une attitude finalement hypocrite, car ce que lançait Rosa, durant leurs siestes crapuleuses, aurait choqué plus d’une harengère.

Retour à Niort et au Lucrèce, où deux semaines de repos s’en étaient suivi,